



# LA PÉTROLEUSE

«Le langage politique est destiné à rendre vraisemblables les mensonges, respectables les meurtres et à donner l'apparence de la solidité, à ce qui n'est que du vent.» G. Orwell

## ON EST EN FINALE ?

Il est 22h et avec la pote on se demande ce qu'il en est du match. C'est pas qu'on s'intéresse au foot (populaire ou médiatique). Je m'en tape de ce match, jusqu'à ce que j'entende les klaxons monter et ne plus s'arrêter. Mes poumons se resserrent, la colère monte. La France est en finale. C'est pas demain la veille que les citoyen-nes rangeront leurs drapeaux. C'est pas demain que je marcherai dans la rue sans me prendre leur nationalisme à la gueule. Comme si le climat sécuritaire-anti-terro-tous-charlie suffisait pas. Je les imagine parader en ce moment dans leur caisse en métal roulante, gueulant à s'en péter les cordes vocales et appuyant sur le klaxon aussi fort qu'ils sont con-nes. Ce soir ils vont m'empêcher de dormir. Leur euphorie me fait flipper. Ya 20 ans, la France gagnait la coupe du monde, mais j'étais trop jeune pour m'en souvenir vraiment. J'ai en tête l'euphorie, l'émotion de certain-es et le mythe « black-blanc-beurre », unité identitaire autour du drapeau. C'est beau non ? Les nostalgiques de 98 doivent en pleurer de joie ce soir. Moi, je broie du noir.

## BOOM !

Boom ! Boom ! On dirait le bruit de la guerre. Comme si ça explosait à quelques mètres de l'endroit où je survivais. Un coup d'œil au calendrier. On est le 14 juillet. Ah, il s'avère que je me suis trompé, ce n'est pas la guerre. C'est la fête nationale ! Et du coup, le feu d'artifice qui va avec...

Il serait limitant de définir comme seule guerre celle qui se fait avec uniformes kakis et patches à drapeaux dessus, armes de pointes, avions de chasses, bombes, napalm, agent orange pour les plus pressés. Certes, il y a guerre et guerre. Ce que l'État fait en Afghanistan, ce qui se passe en Syrie, ce n'est pas la même chose qu'ici. Sauf que, on ne m'enlèvera pas de la tête qu'ici aussi, c'est la guerre.

Il y a aussi la guerre sociale. Celle que l'État mène chaque jour contre les individus. Elle se fait par le travail, car il faut vendre son corps pour produire de la merde et pouvoir en manger après (de la merde). Elle se fait par la surveillance constante de nos vies. Par la technologie qui nous annihile. Elle se fait aussi par la politique, où des guignols de tout bord (oui oui de tout bord) viennent chacun-e leur tour nous expliquer comment ils et elles vont gérer... nos vies. Elle se fait par la compétition. Elle se fait par la chasse aux pauvres, aux déviant-es, aux fous et folles. Par le patriarcat, pilier de l'État depuis toujours. Par les frontières, où tu ne passes pas si papa État n'a pas envie. Si tu veux passer quand même, citoyen-nes te dénoncerons, direction le camp. Par la prison. Par la pacification avec toutes les organisations qui colmatent les brèches, humanitaires comme syndicalistes. Et par la peur. Pour citer un poète :

*Ca ne peut pas durer  
ça dure  
trois jours  
trois nuits  
sans manger  
et derrière ces vitres  
ces pâtés ces bouteilles ces conserves  
poissons morts protégés par les boîtes  
boîtes protégées par les vitres  
vitres protégées par les flics  
flics protégés par la crainte*

## MI DIEU MI MAÎTRE

14 juin 2018, journée de recueillement à Clermont-Ferrand. Alain Laffont, leader ex-maximus historique de l'extrême gauche, est parti rejoindre plein de vieux barbus et de non-moins vieux gauchistes au paradis socialiste. On a eu la joie de voir sa pogne sur des centaines d'affiches, non pas pour des élections, ni en soutien au soulèvement en Tunisie (si si illes avaient fait ça), mais cette fois-ci pour appeler à se recueillir.

Qui ne le connaît pas ? En tout cas si c'est le cas, tu as bien de la chance, et La Pétrôleuse s'excuse d'avance. Alain Laffont, le « médecin des pauvres », le chef incontesté et incontestable des trotskistes puy-de-dômois, puis de la France Insoumise. Laffont c'était le type qui te regardait par dessus ses lunettes, et te parlait d'un ton paternaliste quand t'étais pas d'accord avec lui. Si t'étais pas d'accord c'était sûrement que tu l'avais mal compris. Alors il te ré-expliquait ses absurdités avec aplomb. Convaincu d'avoir (la) raison. 40 ans d'autoritarisme, 40 ans de magouille de gauche, 40 ans de pacification par le tonton Marx, bref un homme, un vrai.

Et devant des politiciens comme ça, on est obligé de s'incliner et de se rassembler. D'ailleurs, ses meilleurs ennemis (Godard et Bianchi) le regrettent beaucoup, à l'UDI aussi, même à droite... Le mieux est résumé par son successeur, « si quelqu'un mérite le qualificatif de médecin du peuple, à part Che Guevara, c'est Alain ». Bon, c'est pas tout à fait vrai, on peut reconnaître à Laffont qu'il n'a pas participé à la construction de camps de redressement pour les homosexuels, contrairement à Ernesto. Par contre ils ont plein de points commun : la haine de l'individu, de son unicité. L'amour de la meute. La haine de l'émeute, l'amour de l'ordre. Un de ces gus qui veulent que tout soit sous contrôle, oui mais de gauche. Un de ces gus qui n'a rien dit quand la Mairie a construit pour 500 000 euros de grillages pour virer les pauvres du centre ville (devant le tribunal et ailleurs). Un de ces gus qui à chaque fois que ça pouvait déborder, rappelait haut et fort que ça se réglerait en conseil municipal et que faut pas pousser la démocratie dans les orties. Un démocrate, un vrai, un de plus.

A La Pétrôleuse, on aime pas les martyrs. On aime pas le culte de la personnalité. Ces deux choses traversent tous les milieux politiques, y compris chez les anarchistes, il ne faut pas se mentir. Sauf qu'ici, on crache sur vos idoles, on détruit vos statues, on rigole sur vos tombes. Parce que par delà l'union sacrée au tour de ce bon vieux Alain, il y a de sales histoires. Très sales. Laffont en a exploité de l'individu au sexe féminin dans son taf. Médecin des pauvres, mais patron quand même.

La Pétrôleuse, anarchiste et profondément individualiste, a bien ri de la mort d'un chef gauchiste, un pacificateur de moins. Il en reste un paquet. ■

Alors oui c'est la guerre. Plus discrète, plus glaciale. Celle qui fait plier sous son drapeau. Car en démocratie, on fête la nation une fois par an. C'est ce qu'on appelle les « fictions guides ». Basiquement, pour chaque fiction qui soude la nation, un jour férié. Le 14 juillet ici, plein d'autres ailleurs. On fête ici la révolution de la bourgeoisie, celle de la terreur, celle qui a massacré les communards, qui a fait la guerre partout, tout le temps, ici et ailleurs.

Les boom ! ne se sont pas arrêtés. C'est étrange comme ça sent le souffre. Finalement, c'était bien un bruit de guerre.